

Du sang de Zakarie à celui de ‘Uthmân

« Il y a de grandes flaques de sang sur le monde
où s’en va-t-il tout ce sang répandu »

J. Prévert, « Chanson dans le sang » (1936),
in Paroles, Paris, 1980, p. 101.

Les récits musulmans d’origine biblique ou parabiblique composés au tout début de l’islam sont toujours disponibles puisqu’ils ont été conservés dans plusieurs anciens commentaires du Coran ou dans des recueils spécialisés, rangés dans la catégorie des « Histoires de prophètes » (*qisas al-‘anbiyâ*). C’est tout un monde qui mérite qu’on s’y promène. Au cours d’une de ces promenades, j’ai rencontré un récit dont la violence à la fois tragique et désespérée m’a saisi. Il en existe plusieurs variantes. En voici le schéma :

Arrivant à Jérusalem (ou à Damas), Nabuchodonosor (ou son général Nabuzaradan) trouve une flaque de sang toujours en effervescence. Il interroge les gens, qui lui répondent : « C’est le sang d’un animal offert en sacrifice aujourd’hui même. » Après vérification, il constate que c’est faux. On est alors obligé d’avouer : « C’est le sang de Zakarie [ou : celui de Jean], un de nos prophètes que nous avons mis à mort. » Alors, pour apaiser ce sang qui réclame vengeance, le roi païen doit le submerger par le sang de dizaines de milliers d’Israélites qu’il fait égorger sur place.

Le sang de Zakarie... On ne peut pas ne pas évoquer le verset de l'évangile : Cette génération devra rendre compte « du sang de tous les prophètes qui a été versé depuis la fondation du monde, depuis le sang d'Abel jusqu'au sang de Zakarie qui a péri entre l'autel et le sanctuaire » (Lc 11, 50-51 ; cf. Mt 23, 35-36).

Une affirmation aussi brutale mérite qu'on s'y arrête. Une seule génération va-t-elle porter le poids de tous les crimes de l'histoire ? Et qui est ce Zakarie qui vient clore une série sanglante ouverte à l'aube des temps avec Abel ?

Trois Zakarie bibliques sont candidats à ce poste funèbre :

D'abord un des douze « petits prophètes », l'avant-dernier de la liste. C'est lui que l'évangile de Matthieu semble désigner en parlant du « sang de Zakarie, *fil de Barakie* ». Le prophète des années 520 était en effet « fils de Bérékya, fils de Iddo » (Za 1, 1), mais il n'est dit nulle part qu'il aurait péri de mort violente. Et d'ailleurs pourquoi faudrait-il arrêter la liste des crimes qui demandent expiation cinq siècles avant « cette génération » ?

Ensuite Zakarie, prêtre de la classe d'Abia, père de Jean-Baptiste (Lc 1, 5). L'évangile de Luc ne parle plus de lui après la naissance de son fils, mais la légende a remédié à ce silence. On la lit à la fin du *Protévangile de Jacques*¹ : Quand Hérode eut décidé la mort des enfants en bas âge, il fit rechercher le fils de Zakarie et d'Élisabeth ; mais ceux-ci l'avaient mis en sûreté. Refusant de révéler la cachette, Zakarie fut assassiné « dans le vestibule du Temple du Seigneur ». Le lendemain matin, un prêtre entendit une voix : « Zakarie a été assassiné, et son sang ne s'enlèvera pas jusqu'à ce que vienne le vengeur. » Rempli de crainte, il pénétra dans le sanctuaire avec ses collègues : il n'y avait pas de cadavre, mais seulement du sang pétrifié. – On comprend pourquoi les récits islamiques parlent du sang de Zakarie père de Yahyâ (=Jean) ; mais pour eux, il n'est pas pétrifié.

1. *Écrits apocryphes chrétiens*, La Pléiade, Gallimard, tome 1, 1997, p. 102-104.

Ce qui nous renvoie à un troisième Zakarie, celui dont parle le 2^e Livre des Chroniques au chapitre 24. Celui-ci est le fils de Yehoyada (le Joad de la pièce de Racine, *Athalie*), qui avait sauvé le petit Joas, seul rescapé de la famille royale de Jérusalem, exterminée sur ordre d'Athalie. Devenu roi, Joas ne supporta pas les reproches que lui adressait le fils de son bienfaiteur et il fit lapider Zakarie, le fils du prêtre Yehoyada « dans le parvis de la Maison du Seigneur » (2 Ch 24, 21).

Le Livre des Rois ignore cet épisode. Il note seulement que le roi Joas fut victime d'une révolution de palais (2 R 12, 21). Pour l'auteur des *Chroniques*, ce fut le châtement du meurtre de Zakarie : « Ses serviteurs conspirèrent contre lui à cause du sang des [sic !] fils du prêtre Yehoyada » (2Ch 24,25).

Recueillons-nous maintenant sur ce sang en compagnie des maîtres du midrash.

LE SANG SUR LA ROCHE NUE

L'hécatombe qui sanctionna le meurtre de Zakarie fait partie du patrimoine imaginaire des Sages d'Israël, au même titre que la « ligature » d'Isaac, la carrière égyptienne de Joseph ou le combat de David et Goliath. Pour ne citer que quelques occurrences, on la trouve dans le Talmud de Babylone au traité *Guittin* (« les lettres de divorce »)² : la Mishna ayant édicté une règle concernant le statut des biens ayant appartenu aux victimes de la guerre, le commentaire babylonien se lance dans une longue digression sur le sujet, pendant laquelle R. Hiya b. Abîn raconte l'histoire du sang de Zakarie d'après R. Josué b. Qarha, un maître aggadiste des années 150. Dans un autre contexte, la même histoire est redonnée par le traité *Sanhédrin* (96b).

2. *bGuittin* 57b. Voir *ATB* (= *Aggadoth du Talmud de Babylone*, Lagrasse, Verdier, 1982), p. 717.

On la trouve aussi dans la collection du *Midrash Rabba*. En *Qohélet Rabba* (III, 16, 1), R. Aha (autour de 300) y voyait une illustration de ce verset de Qohélet (3, 16) : « J'ai encore vu sous le soleil qu'au siège du jugement, là était la méchanceté, et qu'au siège de la justice, là était la méchanceté. » L'assassinat du grand prêtre en plein Temple (« meurtre dans la cathédrale » !) est en effet un bon exemple des situations scandaleuses dénoncées par le Sage. – En *Lévitique Rabba* (IV, 1), après la citation du même verset de *Qohélet*, on fait allusion, sans reprendre le récit, à la fois au meurtre de Zakarie et à l'affaire d'Urie le Hittite, époux de Bethsabée, envoyé à la mort par David (2 S 11).

Attardons-nous dans le *Midrash Rabba* des *Lamentations*, un recueil généralement daté du quatrième siècle et composé probablement en Palestine. La lecture du livret des *Lamentations* fait naturellement partie du rituel synagogaal pour le 9 du mois de Ab (29 août), anniversaire de la ruine du premier Temple (-587) et de celle du second Temple (+70). Le midrash suit le texte verset par verset pour commenter, développer et paraphraser. Il est précédé par une série de trente-quatre *petîhôt* (litt. des « ouvertures »), les unes de quelques lignes, les autres de plusieurs pages ; l'ensemble représente un quart de tout le recueil. Une « ouverture » (*petîha*), c'est une introduction à la lecture rituelle du texte biblique³. Elle commence toujours par la phrase : « R. Untel ouvrit avec tel verset. » Le verset en question pouvait être choisi dans n'importe quelle partie de la Bible ; le prédicateur partait de là et passait par une série d'autres versets pour amener l'assistance à écouter la lecture du jour. Ainsi, la plupart des *petîhôt* de notre midrash se terminent par la phrase : « Et c'est pourquoi Jérémie s'assit et se lamenta à leur sujet : "Hélas... !" »

Les *petîhôt* du midrash des *Lamentations* sont attribuées à des rabbis palestiniens des troisième et quatrième siècles, sauf la trentième, attribuée à R. Siméon b. Yohaï (un disciple de R. Aqiba)

3. Voir Pierre Grelot, *Homélie sur l'Écriture à l'époque apostolique*, Paris, Desclée, 1989, p. 40-43.

qui vivait autour de 150. La collection de ces *petihôt* a-t-elle fait partie du midrash des *Lamentations* dès la constitution du recueil ? Les auteurs en discutent.

Les « ouvertures » 5 et 23 s'attardent sur le cas de Zakarie. Grâce à elles, nous allons voir comment un récit midrashique s'articulait sur le texte biblique.

Ouverture n° 5.

À la suite de son maître R. José b. Hanina, R. Abbahu « ouvre » la lecture des *Lamentations* par un midrash sur six versets d'*Ézékïel* (24, 6-11) :

⁶. C'est pourquoi ainsi dit le Seigneur Dieu :
Malheur à la ville sanguinaire,
à la marmite dont la rouille est à l'intérieur,
dont la rouille n'a pas été enlevée.
Il l'a enlevée morceau par morceau,
aucun sort n'est tombé sur elle.

⁷. Car le sang a été au milieu d'elle,
elle l'a versé sur la roche nue,
elle ne l'a pas répandu sur la terre
pour le recouvrir de poussière.

⁸. Pour faire monter la colère,
pour exercer la vengeance,
j'ai mis son sang sur la roche nue sans le recouvrir.

⁹. C'est pourquoi ainsi parle le Seigneur Dieu :
Malheur à la ville sanguinaire.
Je vais faire un grand bûcher :

¹⁰. entasse le bois,
allume le feu,
consume la viande,
ajoute les épices,
que les os soient brûlés.

¹¹. Et mets la marmite vide sur les braises
pour qu'elle chauffe,
que le bronze soit incandescent,
que les impuretés fondent à l'intérieur
et que sa rouille disparaisse.

On présente ainsi à l'auditoire une ville souillée par le sang, semblable à une marmite rouillée de l'intérieur. Mais, morceau par morceau, la rouille va partir, allusion – dit le prédicateur – au fait que les tribus d'Israël sont parties en exil en plusieurs fois entre le 8^e et le 6^e siècle. Le sang, toujours visible dans la ville, a fait monter la colère. Quel sang ? La réponse est celle-ci :

R. Yudan demanda à R. Aha : « Où les Israélites ont-ils assassiné Zakarie ? Dans le parvis d'Israël ou dans celui des femmes ? » – « Ni dans l'un, ni dans l'autre, répondit-il. Ce fut dans celui des prêtres. Et ils ne traitèrent pas son sang comme on traitait celui d'un bélier ou d'une biche ; à propos du sang de ces animaux, il est écrit en effet : *Il en versera le sang et le recouvrira de terre* (Lv 17, 13) ; mais sur cette affaire, il est écrit : *Le sang a été au milieu d'elle, elle l'a versé sur la roche nue, elle ne l'a pas répandu sur la terre pour le recouvrir de poussière* (Ez 24, 7). »

La roche nue tachée de sang dont parle Ézékiel, c'est donc le pavement du Temple de Jérusalem où le sang de Zakarie a séché sans pénétrer dans le sol ni être recouvert de terre. On n'a même pas eu pour lui les égards que tout le monde, même les étrangers, doit avoir pour le sang du gibier, selon la prescription du *Lévitique* citée ici : « *Si un homme, faisant partie des fils d'Israël ou des émigrés installés parmi eux, prend à la chasse un animal ou un oiseau qui se mange, il en versera le sang et le recouvrira de terre.* » Alors, un grand bûcher se prépare, où la communauté sera le festin du roi de Babylone. On se disait : « Il est déjà tellement riche, il ne viendra

pas nous prendre ! » Mais Nabuchodonosor ajoutera Jérusalem à ses domaines comme on ajoute un peu d'épices sur un plat de résistance. Pourtant l'espérance n'est pas morte. La marmite qui va passer par l'épreuve du feu est *vide*, et non pas brisée. Un récipient brisé serait jeté aux ordures. Vide, il pourra de nouveau être rempli.

L'auditoire étant ainsi préparé, le prédicateur peut conclure : « Puisqu'ils ont péché, ils furent exilés. Et parce qu'ils furent exilés, Jérémie commença à se lamenter sur eux : *Comment ! Elle est assise, solitaire...* »

Ouverture n° 23.

Prononcée par R. Josué de Siknîn qui transmettait un midrash de R. Lévi, rabbi palestinien de la fin du troisième siècle, elle est tout entière un commentaire du célèbre poème sur la vieillesse qu'on lit au chapitre 12 de *Qohélet*. Médité au jour anniversaire de la destruction du Temple pour introduire la lecture des *Lamentations*, le poème ne s'adresse plus à un individu, mais à tout Israël. Voici un résumé du midrash :

Souviens-toi de ton Créateur au temps de ta jeunesse (quand tes institutions sont encore en place), *avant les mauvais jours* (de l'exil), *avant que s'obscurcissent le soleil* (de David, cf. Ps 89, 37), *la lumière* (de la Tora, cf. Pr 6, 23), *la lune* (du Sanhédrin, qui siégeait en demi-cercle), *les étoiles* (des rabbis, cf. Dn 12, 3), *avant le jour où trembleront les gardiens de la maison* (les gardes du Temple), *où se courberont les hommes vigoureux* (les prêtres, habitués à soulever les animaux sacrifiés), ... *où le bruit de la meule deviendra faible* (la meule d'Israël qui ne cesse de moudre les paroles de la Tora). C'est alors qu'apparaît Nabuchodonosor :

Et on partira à la voix d'un oiseau : ceci se réfère à Nabuchodonosor l'inique. Rabbi a dit : Pendant 18 ans, une *bath qol* retentissait dans le palais de Nabuchodonosor et proclamait :

« Serviteur inique, va détruire la maison de ton Maître, car ses enfants lui désobéissent. »

Et toutes les vocalises s'éteignent : Nabuchodonosor fit arrêter tous les chants dans la salle des fêtes, ainsi qu'il est écrit : « On ne boit plus de vin en chantant » (Is 24, 9).

Et on aura peur de ce qui est haut : c'est-à-dire Nabuchodonosor eut peur de celui qui est le Très Haut dans l'univers et il refusa de lui obéir. Il dit : « Il veut me piéger pour me traiter comme il a traité mon ancêtre. »

On aura des frayeurs en chemin.

Les Sages considèrent Sennakérib comme l'ancêtre de Nabuchodonosor. Telle que la raconte la Bible (2 R 18-19 ; Is 36-37, 2 Ch 32), la campagne entreprise par Sennakérib en 701 contre la rébellion de ses vassaux palestiniens avait tourné au désastre pour le souverain assyrien. Quand Nabuchodonosor reçoit d'une voix céleste (*bath qol*) l'ordre de se faire l'instrument de Dieu qui veut châtier Jérusalem, il a peur de subir le même sort que son ancêtre. Il finit par se mettre en route, mais il a « des frayeurs en chemin ».

R. Lévi pense alors à trois versets d'*Ézékiel* (21, 26-28) : le roi de Babylone est à un carrefour et il consulte les oracles pour choisir sa route. Tous les présages lui indiquent qu'il faut aller vers Jérusalem, et non vers Rome ou Alexandrie. Le siège se met en place et, dit le verset 28, « il rappelle un crime en vue de la capture ». Quel crime ? Voilà le mot auquel peut s'accrocher un long récit sur l'affaire de Zakarie :

Et il rappelle un crime en vue de la capture – il s'agit du crime commis contre Zakarie, duquel il est écrit : « L'esprit de Dieu s'empara de Zakarie fils de Yehoyada, le prêtre, et il se dressa au-dessus du peuple » (2 Ch 24, 20)

Était-il donc au-dessus de la tête des gens pour qu'on dise "au-dessus du peuple" ? – Cela signifie qu'il s'imagina bien au-dessus du peuple entier. Il était gendre du roi, grand-prêtre, prophète et juge. Il se mit donc à parler avec arrogance. Le texte dit : *Il leur dit : « Ainsi parle Dieu : Pourquoi transgressez-vous les préceptes du Seigneur ? Vous ne prospérerez pas. Puisque vous avez abandonné le Seigneur, il va vous abandonner. » Ils conspirèrent contre lui et le lapidèrent* (2 Ch 24, 20-21). Et ils ne traitèrent pas son sang comme on traite celui de la biche ou du bélier dont il est écrit : *Il en versera le sang et le couvrira de terre* (Lv 17, 13). Mais dans ce cas-là : *le sang qu'elle a versé reste au milieu d'elle* (Ez 24, 7). Et pourquoi cela ? *Pour faire monter la colère, afin que vengeance soit faite* (id., 8).

R. Yudan demanda à R. Aha : « Où les Israélites ont-ils assassiné Zakarie ? Dans le parvis d'Israël ou dans celui des femmes ? » – « Ni dans l'un, ni dans l'autre, répondit-il. Ce fut dans celui des prêtres. Et ils ne traitèrent pas son sang comme on traitait celui d'un bélier ou d'une biche ; à propos du sang de ces animaux, il est écrit en effet : *Il en versera le sang et le recouvrira de terre* (Lv 17, 13) ; mais sur cette affaire, ils l'ont versé *sur la roche nue* (Ez 24, 7). Et pourquoi tout cela ? *Pour faire monter la colère, afin que vengeance soit faite, j'ai versé son sang sur la roche nue afin qu'il ne soit pas recouvert.* »

Ce jour-là, Israël commit sept transgressions : on tua un prêtre, un prophète et un juge ; on versa le sang innocent ; on profana le nom divin ; on souilla le parvis du Temple, et tout cela lors du sabbat qui était également Yom Kippour.

Quand Nebuzaradan⁴ attaqua Israël, le sang se mit à bouillonner. « Quel est ce sang ? » leur demanda-t-il. « Celui des taureaux,

4. Officier de Nabuchodonosor, cf. 2 R 25, 8.

des béliers et des agneaux que nous immolons », répondirent-ils. Il se fit apporter aussitôt du sang des animaux sacrifiés, mais celui-ci n'avait pas le même comportement. Il leur dit : « Si vous me dites de quoi il s'agit, c'est bon. Mais sinon, je vous passerai des peignes de fer sur la chair. » Ils répondirent : « Que te dire ? C'était un prophète qui nous faisait des reproches. Nous nous sommes révoltés et nous l'avons tué. Depuis plusieurs années son sang bouillonne sans arrêt. » – « Je vais l'apaiser », dit-il. On lui amena les membres du grand et du petit Sanhédrin et il les immola en mélangeant leur sang à celui de Zakarie, accomplissant cette parole : *Ils débordent, le sang touche le sang* (Os 4, 2). Mais le sang continuait de bouillonner. On amena alors des jeunes gens et des jeunes filles ; il les immola près du sang ; celui-ci ne s'arrêtait toujours pas. On amena les enfants des écoles et on les immola près du sang ; celui-ci ne s'arrêtait toujours pas. On amena quatre-vingt mille jeunes prêtres et il les immola en mélangeant leur sang à celui de Zakarie ; mais celui-ci continuait de bouillonner. Alors il s'écria : « Zakarie ! Zakarie ! j'ai supprimé les meilleurs d'entre eux. Veux-tu que je les extermine tous ? » À ces mots, le sang s'arrêta. Sur ce il se demanda s'il devait se repentir : « Si, pour une seule vie, il faut une telle vengeance, que m'arrivera-t-il, à moi qui ai pris tant de vies ? » Il s'enfuit, envoya un cadeau d'adieu à sa famille et se convertit au judaïsme.

Ce grand texte demande quelques éclaircissements.

Certes, Zakarie est un martyr. Fut-il pour autant un prophète irréprochable ? Le texte (2 Ch 24, 20) dit que, lorsque l'esprit de Dieu se fut emparé de lui, Zakarie « se dressa *contre* le peuple ». La même préposition signifie *contre* et *au-dessus*. Quelle différence avec l'attitude de Yahaziel qui reçut l'esprit du Seigneur en restant « au milieu de l'assemblée » (2 Ch 20, 14) ! Une différence que ne manquaient pas de repérer les Sages quand ils commentaient un verset

de *Qohélet* (10, 4) en le comprenant pour l'occasion : « Si l'esprit de l'autorité se lève sur toi, ne quitte pas ta place », autrement dit : Si tu reçois une fonction d'autorité, reste humble (cf. *Qohélet Rabba* X, 4, 1). Les rabbins n'appréciaient guère les « prophètes » qui se mettaient au-dessus du peuple et le condamnaient en bloc⁵.

La scène du massacre expiatoire évoque un verset d'*Osée* (4, 2) : *le sang touche le sang*, une phrase encore plus brutale dans le texte hébreu puisqu'il met le mot *sang* au pluriel. On cite ces quelques mots parce qu'ils sont bien en situation, mais ils viennent à la mémoire avec tout leur contexte lourd de menaces, tout à fait approprié pour une liturgie de deuil national : *Le Seigneur est en procès avec les habitants du pays... Le pays est désolé et tous ses habitants s'étiolent.* – Une question peut se poser : Qui est premier, le verset d'*Osée* ou la légende de l'expiation ? Est-ce le récit du massacre sans fin qui a appelé les mots d'*Osée* à titre d'illustration ? Ou est-ce en méditant sur le texte d'*Osée*, sur ces flots de sang qui se mêlent à d'autres flots de sang, qu'on a imaginé la scène de la vengeance expiatoire ? Il est toujours permis de poser des questions, même quand la réponse est indécidable.

Enfin l'exécuteur des hautes œuvres est pris lui-même d'horreur devant ses propres actes. Il quitte tout et se convertit au judaïsme, la religion de ses victimes. C'est devenu une donnée traditionnelle :

Nos rabbis ont enseigné : Naaman était un résident étranger, Nebuzaradan était un prosélyte sincère, les descendants de Sissera (cf. Jg 4) étudièrent la Tora, les descendants de Sennakérib enseignèrent la Tora au public. Qui étaient ceux-ci ? Shemaya et Abtalion.⁶

Pouvoir dire que les pires ennemis des Juifs finissaient par reconnaître la supériorité du judaïsme était un sujet de fierté et un

5. Cf. J.-L. Déclais, *Un Récit musulman sur Isaïe*, Paris, Le Cerf, 2001, p. 38-42.

6. Talmud de Babylone, *Sanhédrin* 96b (ATB, p. 1102).

motif de consolation. Plusieurs récits du livre de *Daniel* se terminent ainsi par la profession de foi de Nabuchodonosor (2, 47 ; 3, 28 ; 4, 31-34) ou de Darius (6, 27-28). Shemaya et Abtalion, des convertis qui vécurent vers 50 avant notre ère, sont classés parmi les autorités du judaïsme puisqu'ils sont une des « paires » qui assurèrent la succession de la tradition orale à partir du deuxième siècle, celle qui transmet le flambeau à la dernière « paire », à Hillel et Shammaï eux-mêmes. Les déclarer descendants de Sennakérib, c'était affirmer que, dans l'histoire, il peut y avoir des retournements inattendus.

Revenant ensuite au poème de *Qohélet* (« *et l'amandier fleurira...* »), le midrash parle du départ en exil. Et il conclut magnifiquement (on peut d'ailleurs se demander si ce n'est pas cette interprétation du dernier verset – retourner au pays d'où Abraham était parti – qui a commandé la lecture de tout le poème) :

Et la poussière retourne à la terre, comme elle était (ils étaient venus de Babylone et ils y retournèrent), *et l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné* (ceci renvoie à l'Esprit saint ; l'Esprit saint ayant quitté Israël, ils furent exilés ; et parce qu'ils étaient exilés, Jérémie se lamenta : *Comment ! Elle est assise, solitaire...*)

PÈLERINAGES CHRÉTIENS : DU TEXTE À LIRE AUX SITES À VISITER

« Depuis le sang d'Abel jusqu'à celui de Zakarie... » Près de Damas, on savait montrer la trace du sang d'Abel. Dans le « Dictionnaire des Pays » (*Mu'jam al-Buldân*) de Yâqût (1179-1229), à l'article consacré à Damas et à ses environs, on lit en effet :

Moi, j'ai vu en cet endroit une pierre sur laquelle il y a quelque chose qui ressemble à du sang. Les habitants de la Syrie disent que c'est la pierre avec laquelle Caïn a tué Abel et que la tache rouge qui est dessus est ce qui reste de son sang. Devant, on peut visiter une belle grotte, appelée la Grotte du sang. Je l'ai donc vue au pied de la montagne connue sous le nom de Djebel Qassioun.⁷

Si le sang de la première victime de l'histoire humaine était encore visible en 1200, à plus forte raison celui de la « dernière » devait-il l'être, d'autant plus que le lieu du crime était clairement signalé par l'évangile : « entre l'autel et le sanctuaire ». Vérifier par ses propres yeux ce qu'on a lu dans un texte, n'était-ce pas un des buts des pèlerinages ?

Avec quelques textes de nature diverse, présentés dans l'ordre chronologique, joignons-nous aux groupes des premiers pèlerins chrétiens⁸.

1. Les *Vies des Prophètes* sont un recueil très ancien (la critique date sa première rédaction du 1^{er} siècle de notre ère), composé dans un milieu chrétien bien enraciné dans le judaïsme. C'est une sorte de guide qui énumère une bonne vingtaine de prophètes de l'Ancien Testament et qui fournit tous les détails concrets qu'un pèlerin aime entendre quand il visite des lieux saints. Dans les principales recensions, le titre complet du recueil est en effet : « *Noms des prophètes, d'où ils sont, où ils moururent et de quelle manière, où ils reposent* ».

La recension publiée dans l'édition de la Pléiade contient une notice sur Zakarie fils de Bérékya, le onzième des douze « Petits Prophètes » et une autre, la vingt-troisième et dernière, sur Zakarie fils du prêtre Yehoyada, celui dont parle le livre des *Chroniques*. La voici :

7. Yâqût, *Muġam al-Buldân*, Beyrouth, Dâr Sâdir, 1957, tome II, p. 464.

8. Voir Pierre Maraval, *Lieux saints et pèlerinages d'Orient* (Le Cerf, 1985) et *Récits des premiers pèlerins chrétiens au Proche-Orient (IV-VI^e siècle)* (*ibid.*, 2002).

Zakarie, fils du prêtre Iôdae, était de Jérusalem. Joas, roi de Juda, le tua auprès de l'autel et la maison de David versa son sang au milieu du vestibule. Les prêtres le prirent et l'enterrèrent aux côtés de son père.

Depuis lors, des prodiges se manifestèrent dans le Temple : les prêtres ne pouvaient plus avoir de vision des anges de Dieu, ni donner des oracles depuis le *Débir*, ni interroger par l'éphod, ni répondre au peuple par le truchement des pierres oraculaires, comme auparavant.⁹

Comme dans le livre des *Chroniques* et dans les évangiles, on dit où fut commis le meurtre : à l'intérieur du Temple. Pas plus que dans ces pages bibliques, il n'est question d'une tache de sang toujours visible qui serait offerte à l'émotion des pèlerins. Mais il y a bien un prodige : le Temple est devenu muet. Depuis des siècles, les prêtres ont offert les sacrifices prescrits en observant fidèlement le rituel, mais Dieu a cessé de prendre la parole en ce lieu désacralisé par le sang du crime. Le Temple est devenu une grande structure qui tourne à vide.

C'était juger l'histoire avec plus de sévérité que le quatrième évangile (en tant que grand-prêtre, Caïphe pouvait prononcer, même malgré lui, un oracle prophétique, Jn 11, 51) ou que Flavius Josèphe pour qui Jean Hyrcan (134-104) « fut le seul à posséder les trois prérogatives : le gouvernement de la nation, la grande-prêtrise et la prophétie ; car la divinité s'entretenait si familièrement avec lui qu'il n'ignorait jamais rien de l'avenir »¹⁰ et qui put lui-même, parce que de famille sacerdotale, annoncer à Vespasien qu'il allait devenir empereur¹¹.

9. Trad. Madeleine Petit. *Écrits apocryphes chrétiens*, tome II, La Pléiade, Gallimard, 2005, p. 451.

10. *Guerre des Juifs* I, 68-69 (trad. A. Pelletier, éd. les Belles Lettres).

11. *Ibid.*, III, 352.

2. Le plus ancien récit de pèlerinage en notre possession est celui du « Pèlerin de Bordeaux » qui visita les lieux saints en 333. Son récit a la sécheresse laconique d'un indicateur des chemins de fer. De Bordeaux à Arles, puis à Milan, à Aquilée, à Sirmium (Serbie), à Serdica (=Sofia), à Constantinople, à Nicomédie, à Ancyre (=Ankara), à Tarse, à Antioche, à Tyr, à Césarée, il note toutes les étapes, tous les relais et toutes les distances, rien de plus. Il fera de même pour la route du retour. À partir de Césarée, il commence son pèlerinage biblique : « C'est là qu'est le bain du centurion Corneille, qui faisait beaucoup d'aumônes » (cf. Ac 10, 2). Arrivé à Jérusalem, il va sur le site du Temple et il note :

Dans le sanctuaire lui-même bâti là où il y eut le Temple que construisit Salomon, sur le marbre devant l'autel est répandu le sang de Zacharie (Mt 23, 35) ; on dirait qu'il l'est d'aujourd'hui. Sont visibles aussi, sur toute la surface, les traces des clous des soldats qui le tuèrent : on les croirait gravés dans la cire.¹²

Ainsi un pèlerin chrétien du quatrième siècle, venu de sa Gaule lointaine, était invité à « voir » de ses yeux ce que, dans leurs écoles et selon la méthode du midrash, les maîtres juifs mettaient en scène dans une production littéraire.

3. Quelques décennies plus tard, autour de l'an 400, Jérôme est en Palestine où il traduit et commente la Bible. Dans son *Commentaire sur l'évangile de Matthieu*, il aborde évidemment la question du meurtre de ce Zakarie fils de Barakie. S'interrogeant sur l'identité du personnage, il note les opinions diverses qu'il a lues ici et là :

– Zakarie le onzième des Douze Prophètes ? Mais « qu'il ait été tué entre le Temple et l'autel, l'Écriture ne le dit pas, d'autant plus qu'à son époque il y avait tout juste les ruines du Temple ».

12. Pierre Maraval, *Récits...*, p. 31.

– Le père de Jean-Baptiste ? Mais ce sont des légendes apocryphes.

– Le prêtre tué sur ordre du roi Joas ? Oui, mais pourquoi avoir changé le nom de son père : Barakie au lieu de Joad ? Sans doute parce que Barakie signifie « béni du Seigneur » et qu'ainsi on a voulu souligner la « justice » du prêtre Joad. D'ailleurs, Jérôme a constaté que l'évangile des Nazaréens (Matthieu araméen ?) dit bien « fils de Joad ».

Passant de la lecture savante du texte à la visite pieuse des lieux saints, il ajoute :

Montrant des rochers rougeâtres au milieu des ruines du Temple et de l'autel, ou à la sortie des portes menant à Siloé, des frères trop naïfs pensent qu'ils sont souillés par le sang de Zakarie. Nous ne condamnons pas cette erreur qui provient d'un sentiment de haine pour les Juifs et d'une piété de croyants.¹³

On appréciera la conclusion... Et on notera que, depuis le passage du pèlerin de Bordeaux, le sang semble avoir séché, mais il est toujours en place.

4. Dans la première moitié du 6^e siècle, un guide attribué à un certain Théodosius, inconnu par ailleurs, se présente comme une compilation, non encore mise en ordre, d'informations diverses sur les lieux saints de Palestine et d'Orient. À Jérusalem, il note un grand nombre d'églises bâties sur le mont Sion, sur le Golgotha, au prétoire de Pilate, à l'endroit où Étienne fut lapidé, près de la piscine probatique. Sur le mont des Oliviers, on vénère le tombeau de saint Jacques, le frère du Seigneur.

Ce saint Jacques, saint Zakarie et saint Syméon ont été ensevelis dans un seul tombeau, tombeau qu'avait édifié saint Jacques

13. PL xxvi, 173-174.

lui-même ; il y avait déposé lui-même leurs corps et ordonna d'y être placé avec eux.¹⁴

On voit ici comment de saints personnages juifs ont été absorbés par la piété chrétienne¹⁵. Les tombes de Zakarie fils de Yehoyada et du grand-prêtre Syméon le Juste – celui dont le Siracide avait fait l'éloge (Si 50, 1-21) – étaient vénérées dans la vallée du Cédron. Reposant dans le même caveau que saint Jacques, deux saints homonymes attendaient les pèlerins : *Zakarie* le père de Jean-Baptiste et le vieillard *Syméon*, celui qui chanta son *Nunc dimittis* après avoir vu l'enfant Jésus (Lc 2, 26).

On ne conduit plus les pèlerins devant un rocher ensanglanté ; ils n'ont d'ailleurs plus besoin d'aller sur les ruines du Temple, tant les églises et les chapelles se sont multipliées à Jérusalem. Les visiter et se recueillir devant les reliques qui s'y trouvent remplit leurs journées. Désormais, dans l'ombre des églises, le sang d'Abel et celui de Zakarie reposent en paix.

5. Un demi-siècle plus tard, un peu avant 570, quand un groupe de pèlerins de Plaisance visite les lieux saints, c'est à une trentaine de kilomètres au sud-ouest de Jérusalem qu'ils vénèrent les reliques de saint Zakarie, près de la ville byzantine d'Éleuthéropolis. Après avoir vu la fontaine que Dieu fit jaillir pour Samson (Jg 15, 15-19),

nous sommes allés là où Zakarie a été tué ; son corps repose dans une belle basilique ornée ; les serviteurs de Dieu y sont nombreux. De là, nous sommes allés à l'endroit où Isaïe a été scié et où il repose ; la scie, comme un témoignage, a été déposée à Saint-Zakarie.

14. Pierre Maraval, *Récits...*, p. 191.

15. Pierre Maraval, *Lieux saints et pèlerinages d'Orient*, op. cit., p. 55.

Dans les environs, restaient à visiter le champ où Habacuc vint nourrir les moissonneurs (Dn 14, 33), la fontaine où Philippe baptisa l'eunuque (Ac 8, 26-27), les puits creusés par Abraham et par Jacob (Gn 21, 31 ; 26, 20-21).¹⁶

« Là où Zakarie a été tué... » C'est toujours dans un lieu saint, près d'un autel. Mais ce n'est plus l'autel du Temple, c'est celui d'une basilique chrétienne. Il faut dire que, depuis un siècle et demi, un récit chrétien, avait prolongé celui de l'Ancien Testament. En 415 en effet, les reliques de Zakarie avaient été « découvertes » dans des circonstances suffisamment merveilleuses pour faire de l'église de Caphar-Zakaria un lieu de pèlerinage. Et vers 450, l'historien byzantin Sozomène de Gaza en recueillait le récit dans le dernier chapitre de son *Histoire ecclésiastique* (IX, 17).

Le prophète était apparu à un certain Kaléméros, un gérant de mauvais caractère, dur avec les paysans du lieu ; il lui avait indiqué où creuser et l'avait prévenu qu'il trouverait un double cercueil (en bois en l'intérieur, en plomb à l'extérieur) et, à côté, un vase rempli d'eau et deux serpents inoffensifs. De fait, on découvrit le corps du prophète, tout de blanc vêtu pour rappeler sa fonction sacerdotale. À ses pieds, hors du sarcophage, gisait le corps d'un enfant inhumé avec des ornements royaux. Comme chacun se demandait de qui il s'agissait, le supérieur d'un couvent voisin qui, comme par hasard, s'appelait aussi Zakarie, apporta un vieux livre hébraïque, non canonique. On y lisait que, sept jours après le meurtre de Zakarie, le roi Joas avait été puni par la mort subite de son fils ; pris de remords, il l'avait fait inhumer aux pieds de sa victime. « Telles sont les informations que j'ai reçues », conclut Sozomène.

Une nouvelle géographie sacrée était mise en place. Mais pour le christianisme, s'agissait-il seulement de prendre possession du territoire par ses églises et ses récits ? Si le sang de Zakarie a séché pour finalement disparaître, ne serait-ce pas parce que les chrétiens avaient à faire mémoire d'un autre sang, versé « une fois pour toutes » (Hb

16. Pierre Maraval, *Récits...*, p. 225.

10, 10) « en-dehors de la porte » (13, 12), un sang « qui parle mieux encore que celui d'Abel » (12, 24) puisqu'il devrait briser le cycle infernal des revanches sans fin et annoncer « une libération définitive » (9,12) ?

DU SANG DES PROPHÈTES AU SANG DES CALIFES

Au début de la sourate 17 du Coran, quelques versets (4-8) sont un résumé très schématique de l'histoire d'Israël ; fautes, châtements et retour en grâce se succèdent¹⁷. Les commentaires vont donner du corps à ce schéma ; à partir des récits traditionnels, ils expliquent quelles fautes ont été commises, quels châtements ont été subis, quelles restaurations sont advenues.

Pour expliquer la « faute », il suffisait de reprendre l'accusation depuis longtemps classique : Israël a tué les prophètes. Aveu de repentance communautaire (« *nos* pères ont tué les prophètes », Né 9, 26) qui s'était transformé en accusation polémique (« *vos* pères ont tué les prophètes », cf. Mt 23, 29-31 ; Lc 11, 47 ; Coran 3, 181 ; 4, 155). C'est ainsi que les légendes concernant le martyr d'Isaïe (scié en deux sur ordre du roi Manassé) et celui de Zakarie ont trouvé place dans les commentaires musulmans.

Pour évoquer les « châtements », il fallait redonner du service à Sennakérib et Nabuchodonosor, à Antiochus et Titus, voire à Goliath, en prenant avec la chronologie les mêmes libertés que le midrash.

Dans le Commentaire de Tabari.

Tabari commente les versets en question en faisant appel à une vingtaine de récits venus jusqu'à lui par les filières habituelles. Parfois, il n'en retient qu'une ou deux lignes qui lui servent à préciser le sens d'un mot. Parfois, il cite plusieurs pages, transmettant ainsi

17. Jean-Louis Déclais, *Un récit musulman sur Isaïe*, Paris, Le Cerf, 2001, p. 47-54.

de précieux vestiges des premiers textes musulmans issus de l'héritage biblique, comme ce long récit sur Isaïe que nous avons publié naguère, ou encore un autre sur Jérémie et la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor, qui remonte à Wahb ibn Munabbih (env. 670-930) et a été transmis par ses neveux. Détail remarquable : ce texte ne parle pas du sang de Zakarie. Wahb connaissait bien la Bible et beaucoup d'ouvrages juifs non canoniques ; il n'y a pas vu la légende du sang qui n'avait pas trouvé la paix ou il n'aura pas jugé opportun de la transmettre.

D'autres la connaissaient et la racontaient sous des formes variées :

Pour Sa'ïd b. al-Musayyab (un narrateur médinois, mort en 713), Nabuchodonosor retournait chez lui après la prise de Jérusalem quand, à Damas, il aperçut du sang (on ne dit pas de qui) qu'il dut apaiser en égorgeant soixante-dix mille « musulmans » (*sic*). – On sait que, selon une antique croyance, la tête de Jean-Baptiste est conservée dans la mosquée des Omeyyades à Damas ; manifestement, la présence de cette relique a influencé le narrateur.

Pour Sa'ïd b. Jubayr (un homme de Koufa, disciple d'Ibn 'Abbâs, mort en 714), les choses se seraient passées ainsi : Jean fils de Zakarie était un des douze disciples envoyés en mission par Jésus. Quand il fut décapité, une goutte de son sang gicla hors de la cuvette et resta frémissante. Nabuchodonosor fut alors chargé de venger le crime et, à Jérusalem, c'est une vieille femme qui le guida vers le sang toujours en effervescence. – Suddi (un exégète de Koufa, mort en 745) a développé le même schéma.

Nabuchodonosor venant venger Jean-Baptiste ! L'anachronisme est énorme, et les historiens musulmans n'ont pas manqué de le dénoncer. Il n'est pourtant pas le fruit d'une fantaisie arbitraire. Comme certains de leurs homologues chrétiens (*cf.* plus haut), les narrateurs confondaient Zakarie fils de Yehoyada dont, selon le mi-

drash, le sang frémissait encore sur les dalles du Temple à l'arrivée du conquérant babylonien – avec Zakarie père de Jean-Baptiste. Et étant donné que la fin tragique de Jean, telle que racontée dans les évangiles, était dans toutes les mémoires, elle éclipsa l'affaire du dit Zakarie.

Le récit d'Ibn Is'hâq (704-768), qui écrivait pour le service de la dynastie abbasside, est plus fidèle au midrash :

– il note d'abord une tradition conservée dans la famille de Zuybayr (nous verrons que ce n'est pas innocent) : après l'exécution de Jean, alors que sa tête continue de répéter devant le roi : « Cela (ce mariage) ne t'est pas permis ! »,

un Israélite dit : « O roi, si tu me donnais ce sang... » – « Qu'en ferais-tu ? », dit-il. – « J'en débarrasserais la terre, car il y brimait notre liberté ! » – « Donnez-lui ce sang. » Il le prit, le mit dans une cruche et l'emporta dans une salle près de l'autel ; il y déposa la cruche et ferma la porte. Mais le sang bouillonna dans la cruche, déborda et passa sous la porte, hors de la salle où il se trouvait. Voyant cela, il fut horrifié, retira le sang et le jeta sur un terrain vague où il se mit à bouillonner. De graves événements se produisirent parmi eux. L'un d'entre eux disait : « Je vais le déposer à l'endroit des sacrifices. » Mais cela ne changea rien.

– Ibn Is'hâq enchaîne alors : « Quand Dieu eut enlevé Jésus du milieu d'eux et qu'ils eurent tué Jean fils de Zakarie (certains disent : et qu'ils eurent tué Zakarie), Dieu envoya contre eux un roi de Babylone appelé Khardous... » On voit ici que « certains » n'avaient pas fait le glissement de Zakarie à Jean, même s'ils ne savaient guère distinguer entre le Zakarie du 8^e siècle et celui du 1^{er} siècle. La suite est assez proche du midrash : Arrivé près de Jérusalem, le roi de Babylone envoie son bourreau Nabuzaradan massacrer les gens « jusqu'à ce que leur sang coule au milieu de

mon camp ». Nabuzaradan découvre le sang qui frémit près de l'autel. Pour le noyer, il égorge des centaines de personnes avant que les Israélites finissent par avouer le meurtre de leur prophète. Alors c'est le bourreau lui-même qui supplie le prophète martyr de bien vouloir s'apaiser afin que l'hécatombe s'arrête. Et comme dans le midrash, il annonce sa conversion. Pour exécuter malgré tout l'ordre reçu, il égorge des troupeaux d'animaux afin que leur sang coule jusqu'au milieu du camp royal.

Enfin, un hadith *nabawî*, c'est-à-dire supposé entendu de la bouche du Prophète, résume l'histoire israélite en quelques phrases¹⁸, parmi lesquelles :

Nabuchodonosor alla chez eux, atteignit Jérusalem, y mit le siège et s'en empara. Il tua soixante-dix mille personnes au-dessus du sang de Zakarie. Il emmena en captivité les habitants et les fils des prophètes...

L'hécatombe vengeresse était entrée dans l'histoire officielle.

La famille de Zubayr.

À leur manière, les narrateurs musulmans ont donc hérité à la fois des lectures pratiquées dans les écoles rabbiniques et des dévotions proposées aux pèlerins chrétiens : deux siècles après avoir souillé les dalles du Temple, le sang de Zakarie se faisait encore l'accusateur de la ville sainte devant l'officier babylonien ; mais ce Zakarie s'effaçait devant son homonyme, le père de Jean-Baptiste, et finalement c'est le sang de Jean-Baptiste qui réclamait justice.

Mais pourquoi ont-ils accepté et transmis cet héritage ? Pour le plaisir de rappeler que *les autres* avaient péché ? Pour mieux les stigmatiser et prendre acte de leur déchéance ? Peut-être pas. En tout cas pas uniquement. Car c'était aussi pour eux une manière

18. *Ibid.*, p. 52-53.

de parler de leur propre histoire, de la situation de leur communauté.

Comme nous l'avons signalé plus haut, dans la famille de Zubayr, on se transmettait un récit inquiétant sur le sang de Jean-Baptiste : « Ibn Is'hâq a rapporté, le tenant de 'Umar b. 'Abdallâh b. 'Urwa, qui le tenait de 'Abdallâh b. Zubayr, lequel disait en racontant le meurtre de Jean fils de Zakarie... » 'Urwa est un frère de 'Abdallâh b. Zubayr ; 'Umar, l'informateur d'Ibn Is'hâq, est donc le petit-neveu de 'Abdallâh et l'arrière-petit-fils de Zubayr.

Or Zubayr b. al-'Awwâm n'était pas n'importe qui. Par sa mère Safiyya, tante paternelle de Mohammed, il était cousin germain du Prophète. Par son père al-'Awwâm b. Khuwaylid, il était le neveu de Khadidja, la première épouse de Mohammed. Par son épouse Asmâ', il était gendre d'Abû Bakr, le premier calife, et beau-frère de Mohammed qui avait également épousé une fille d'Abû Bakr, 'Aïcha. À sa naissance, disait-on, il avait avalé la salive du Prophète avant même de téter le lait de sa mère.

Lors de la première crise du califat, après l'assassinat de 'Uthmân (656), il n'admit qu'avec réticence l'élection de 'Ali. Peu après, avec 'Aïcha et Talha, il entra en rébellion ouverte contre 'Ali. En décembre 656, à la bataille du Chameau (le chameau depuis lequel 'Aïcha encourageait les combattants), lui et Talha furent tués par les troupes de 'Ali.

L'histoire n'était pas finie pour autant. En 680, à la mort de Mu'âwiya, le premier calife omeyyade, son fils Yazîd lui succédait. Plusieurs protestèrent contre l'instauration de ce principe dynastique : d'abord Husayn fils de 'Ali, bientôt massacré avec ses partisans à Kerbela (octobre 680) ; puis 'Abdallâh fils de Zubayr qui était proclamé calife à Médine contre celui de Damas. Il fallut douze ans pour venir à bout de cette dissidence. En 692, Hajjâj b. Yûsuf, l'homme fort des Omeyyades, avait la victoire et 'Abdallâh était tué dans les combats.

Quand les descendants de Zubayr parlaient du sang de Jean-Baptiste qui coulait hors de la salle où on l'avait enfermé, pensaient-ils aussi à celui de 'Uthmân qui, disait-on, avait giclé sur son exemplaire du Coran et qui semblait se venger par les luttes fratricides qui ne cessaient de faire des victimes, à commencer dans leur propre famille ?

« *Frères face à face sur des divans...* »

L'assassinat de 'Uthmân ouvrit une crise aiguë qui ne fut pas seulement objet de l'étude des chroniqueurs. Pour les fidèles, elle était un scandale qui mettait en échec le projet de fraternité intertribale porté par l'islam à ses débuts¹⁹. Et l'actualité montre qu'elle continue d'être une plaie ouverte dans le monde musulman. « Chaque jour, 'Uthmân est tué en notre nom, et les tuniques sont tissées avec nos guenilles », écrit le poète irakien Ahmed Matar.²⁰

Le Coran avait-il quelque chose à dire sur une telle situation ? En affirmant qu'il avait été recueilli et publié par 'Uthmân, donc qu'il était antérieur à la crise, la doctrine orthodoxe le mettait en dehors des querelles des partis. Mais rien n'empêchait les commentateurs de chercher si tel ou tel passage ne s'appliquait pas à la guerre civile qui sévissait. Voici deux exemples :

Jusqu'à quand la querelle allait-elle durer ? À en croire une phrase du Coran, cela risquait de se poursuivre jusque dans le monde à venir : « *Le jour de la résurrection, vous vous disputerez en présence de votre Seigneur* » (39,31). Certains n'hésitaient pas à voir là une allusion à la grande crise politique qui bouleversait la communauté. Le *Commentaire* de Tabari cite deux réflexions en ce sens :

19. Voir l'ouvrage de Taha Hussein, *El-Fitna al-Kubrâ*, trad. *La Grande épreuve*, Paris, Vrin, 1974.

20. *Le Dernier souper de Sa Majesté Iblîs 1^{er}* (1990). Les « tuniques » sont une allusion à la tunique ensanglantée de 'Uthmân.

Quand ce verset est descendu sur nous, disait Ibn 'Umar, nous n'en savions pas la signification jusqu'à ce que la guerre civile éclate. À ce moment-là, nous avons dit : Voilà ce dont notre Seigneur nous menaçait avec ces mots : *Le jour de la résurrection, vous vous disputerez en présence de votre Seigneur.*

Et encore :

Quand ce verset descendit, les gens disaient : « Quelle dispute entre nous alors que nous sommes frères ? » Mais quand 'Uthmân b. 'Affân fut tué, ils dirent : « La voilà, la dispute entre nous ! »

Et la *Hilyat al-Awliyâ'* d'Abû Nu'aym termine ainsi son chapitre sur Zubayr :

Quand descendit ce verset : *Le jour de la résurrection, vous vous disputerez en présence de votre Seigneur*, Zubayr dit : « Envoyé de Dieu, tout ce qui nous a opposés aux pécheurs de ce monde, est-ce que cela recommencera pour nous ? » – « Oui », dit-il. – « Par Dieu ! à mon avis, ce sera une situation pénible. »

Pour sa part, 'Ali espérait que toutes les querelles s'évanouiraient dans le monde à venir et que la fraternité y serait restaurée. Il s'appuyait sur un des nombreux versets coraniques qui évoquent les délices du Paradis : *Les craignant-Dieu seront au milieu de jardins et de sources* : « *Entrez ici en paix et en sécurité.* » *Nous avons ôté la haine qu'ils avaient dans le cœur : (les voici) frères face à face sur des divans* (15, 47).

Dans une scène qui rappelle la manière dont David reçut celui qui lui annonça la mort de Saül (2 Samuel 1), 'Ali rabroue le combattant qui avait tué Zubayr :

Ibn Jurmûz, qui avait tué Zubayr, demanda à être reçu par 'Ali. Celui-ci se déroba longtemps, mais finit par le recevoir. Ibn Jurmûz lui dit : « Alors, tu laisses tomber tes compagnons d'infortune ! » 'Ali répondit : « La terre soit dans ta bouche ! Tout ce que j'espère, c'est que Talha, Zubayr et moi-même, nous soyons de ceux dont Dieu a dit : *Nous avons ôté la haine qu'ils avaient dans le cœur : (les voici) frères face à face sur des divans.* »

Et une recension ajoute :

Alors un homme de Hamadân se leva et dit à 'Ali : « Dieu est plus juste que cela, émir des croyants ! » Mais 'Ali poussa un tel cri que je crus que le palais allait s'écrouler et il dit : « S'il ne s'agit pas de nous, de qui s'agit-il ? »

Le *Commentaire* de Tabari continue avec une scène analogue. On a seulement changé l'identité du visiteur : non plus le soldat auteur du coup mortel, mais le fils d'une des deux victimes. Cela se racontait dans l'entourage de Talha :

'Imrân b. Talha entra chez 'Ali quand celui-ci en eut fini avec les gens de la bataille du Chameau. 'Ali le reçut avec bienveillance et lui dit : « Tout ce que j'espère, c'est que Dieu nous mette, ton père et moi, avec ceux dont il a dit : *Frères face à face sur des divans.* » Deux hommes qui étaient assis sur un côté du tapis dirent alors : « Dieu est plus juste que cela ! Tu les tues hier, et vous voilà frères ! » Alors 'Ali dit : « Filez au bout du monde ! De qui s'agit-il alors, si cela ne concerne pas Talha et moi-même ? »

L'attitude de 'Ali ne signifie pas qu'il prend à la légère les conflits qui déchirent sa communauté, ni qu'il se console à bon compte en misant sur une réconciliation eschatologique universelle. Il ex-

prime une « espérance » qu'il estime légitime parce que fondée sur un texte du Coran.

Retour au sang de Zakarie.

Ibn Sa'd (mort en 845) est l'auteur de *al-Tabaqât al-Kubrâ* (« les Grandes Séries »), ouvrage volumineux qui classe par générations et par régions tous les personnages ayant joué un rôle dans la transmission de la science religieuse musulmane. Son chapitre sur 'Uthmân compte une trentaine de pages ; les dernières rassemblent vingt-sept réflexions faites au moment de l'assassinat du calife par diverses personnalités, dont 'Ali, 'Aïcha et 'Abdallâh b. Salâm.

Dans la biographie de Mohammed, 'Abdallâh b. Salâm est un juif médinois (le plus savant d'entre eux, assurait-on) qui adhéra à l'islam dès l'arrivée de Mohammed à Médine. Après la mort de 'Uthmân, il fut de ceux qui rejoignirent la famille omeyyade à Damas et qui insinuaient que 'Ali n'avait peut-être pas la conscience tranquille dans cette affaire. Sa qualité de juif converti lui confère un statut important dans les récits sur les débuts de l'islam : il garantit que le message de l'islam est bien dans la continuité de celui que Dieu ne cesse d'adresser aux hommes depuis Adam, Noé, Abraham, Moïse, etc. Ses réactions à la crise ont donc un certain poids, qu'il les exprime spontanément ou qu'on sollicite son avis. Ibn Sa'd a noté plusieurs « petites phrases » qui seraient alors sorties de sa bouche et qui avaient traversé le temps par les soins de divers transmetteurs.

D'abord une simple constatation des dégâts :

Le jour où 'Uthmân fut tué, quelqu'un a entendu 'Abdallâh b. Salâm dire : « Aujourd'hui les Arabes ont péri. »

Ce même jour, un autre l'a entendu dire : « Par Dieu ! verser une ventouse de sang, c'est courir à votre perte. »

Ensuite l'avis d'un expert qu'on est venu solliciter :

Quand 'Uthmân fut tué, on demanda à 'Abdallâh b. Salâm ce qu'ils trouvaient dans leurs livres à propos de lui. Il répondit : « Nous trouvons que, le jour de la résurrection, il sera établi émir sur le meurtrier et sur le traître. »

'Abdallâh b. Salâm a dit : « Le jour de la résurrection, 'Uthmân sera établi juge sur le meurtrier et sur le traître. »

Il n'est pas difficile de trouver dans la Bible des textes espérant, et même assurant, qu'à la fin des fins, Dieu rendra justice aux victimes. Mais qu'au dernier jour, les acteurs de l'histoire voient leurs victimes siéger sur le trône du Juge, c'est une idée qui se rencontre dans la littérature apocryphe. « *Justes, ne craignez pas les pécheurs. Encore une fois, le Seigneur les remettra entre vos mains, pour que vous exerciez contre eux le Jugement, à votre gré* » (1 Hénoch 95, 3). L'auteur du *Testament d'Abraham* (13,2-3) faisait d'Abel le dernier juge de l'histoire humaine : « *Vois-tu, très saint et juste Abraham, cet homme effrayant qui siège sur le trône ? C'est le fils du premier-formé, nommé Abel, qu'a tué Caïn le malfaisant. Il siège ici pour juger toute la création et met en accusation justes et pécheurs.* »²¹ – C'est aussi une idée chrétienne : revenu dans la gloire, c'est le Crucifié qui jugera les vivants et les morts.

Enfin une sentence établit clairement le parallèle entre le sang de Zakarie et celui de 'Uthmân, entre ceux qui ont payé pour le premier et ceux qui doivent payer maintenant pour le second. Elle invite donc à ne pas raconter la scène dramatique du vieux midrash pour stigmatiser les autres. 'Abdallâh b. Salâm (ou celui qui lui attribue cette parole) rappelle que la tragédie continue.

21. *Écrits intertestamentaires*, La Pléiade, Gallimard, 1987, p. 606 et 1676.

'Abdallâh b. Salâm a dit : « On ne tue pas un prophète sans que soient mis à mort à cause de lui soixante-dix mille personnes de sa communauté. On ne tue pas un calife sans que soient mis à mort à cause de lui trente-cinq mille personnes. »

Un auteur comme Ibn Sa'd n'avait pas à rédiger un texte personnel, il devait simplement recueillir et transmettre ce que les anciens avaient dit. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était opérer un tri et mettre en ordre. Il avait peut-être là le moyen de suggérer quelque sentiment personnel. Or il conclut son long chapitre sur 'Uthmân par une sorte de clin d'œil. Celui qui a porté le coup fatal, un certain Jabala, qui est donc responsable d'une guerre civile interminable, a traversé l'histoire sans encombres et il est mort tranquillement de sa belle mort. Ibn Sa'd laisse chacun méditer le paradoxe et tirer ses propres conclusions. Nous ferons de même.

Jean-Louis DECLAIS
(Oran, Algérie)

